Pascal N. Paquette

Le bracelet du désert

Roman initiatique



Le Dauphin Blanc

Pascal N. Paquette

Le bracelet *du* désert

Roman initiatique

Le Dauphin Blanc

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Le bracelet du désert : roman initiatique / Pascal N. Paquette.
Noms: Paquette, Pascal N., auteur.
Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20260038725 | Canadiana (livre numérique) 20260038733 | ISBN 9782897887216 (couverture souple) | ISBN 9782897887223 (EPUB)
Classification: LCC PS8631.A682 B73 2026 | CDD C843/.6—dc23

Avec la participation financière du gouvernement du Canada.

Nous remercions la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son appui à notre programme de publication.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Infographie de la couverture : Marjorie Patry
Mise en pages : Josée Larrivée

Éditeur Les Éditions Le Dauphin Blanc inc.
450, ave St-Jean-Baptiste, local 80
Québec (Québec) G2E 6H5 CANADA
Tél. : 418 845-4045
Courriel : info@dauphinblanc.com
Site web : www.dauphinblanc.com

ISBN version papier : 978-2-89788-721-6
ISBN version numérique epub : 978-2-89788-722-3

Dépôt légal : 4e trimestre 2026
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
Données de catalogage disponibles auprès de Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

© 2026 Pascal N. Paquette
© 2026 Les Éditions Le Dauphin Blanc inc. pour la présente édition
en langue française
Tous droits réservés

Imprimé au Canada

Limites de responsabilité
L'auteur et la maison d'édition ne revendiquent ni ne garantissent l'exactitude, le caractère applicable et approprié ou l'exhaustivité du contenu de ce programme. Elles déclinent toute responsabilité, expresse ou implicite, quelle qu'elle soit.

À tous ceux qui osent la traversée du désert.

Table des matières

Prologue 9

Chapitre 1 – El Fishawi 13

Chapitre 2 – Pourquoi es-tu venu ? 27

Chapitre 3 – Sous les pierres de Saqqara 41

Chapitre 4 – L'homme sans nom 53

Chapitre 5 – Ce que les Pyramides ne disent pas 65

Chapitre 6 – Les silences du désert blanc 79

Chapitre 7 – La mémoire des cellules 93

Chapitre 8 – Le train de nuit 107

Chapitre 9 – Le Temple qui n'en est pas un 119

Chapitre 10 – La vallée dorée 133

Chapitre 11 – Le crépuscule de Louxor 145

Chapitre 12 – La nuit sur le Nil 157

Chapitre 13 – Le Temple des deux faces 167

Chapitre 14 – Le souk d'Assouan 183

Chapitre 15 – Le sanctuaire d'Isis 195

Chapitre 16 – Un jardin au milieu du fleuve 207

Chapitre 17 – Ibrahim 219

Chapitre 18 – La nuit noire 233

Chapitre 19 – Le désert nubien 245

Chapitre 20 – Le Temple sans murs 265

Chapitre 21 – Votre lumière dans la nuit.....277

Épilogue 285

Poursuivez le voyage 289

Remerciements.....291

À propos de l'auteur.....293

Prologue



Le Bracelet du Désert

« Le désert sait toujours. »

Venez.

Venez vous asseoir. Le feu crépite dans le désert égyptien, et ses flammes dansent comme si elles connaissaient une musique que nos oreilles ont oubliée. Les étoiles se multiplient dans le ciel noir comme des grains de sable renversés – et cette image n'est pas une métaphore, c'est une vérité. Le désert et le ciel sont des miroirs l'un de l'autre. En haut comme en bas.

La nuit est vaste, et le silence a cette épaisseur particulière qu'on ne trouve que dans les lieux où l'humanité n'a pas encore réussi à couvrir la voix de la terre. Ici, pas de moteurs, pas de notifications, pas de bavardages. Ici, le silence n'est pas l'absence de bruit – c'est une présence. Quelque chose de vivant, de plein, qui se tient debout dans le noir comme un Temple sans murs.

Le sable est encore tiède de la chaleur du jour. Posez vos mains dessus. Sentez-le. Des millions d'années sont contenues dans chacun de ces grains – des océans disparus, des civilisations oubliées, des prières prononcées par des bouches qui ne sont plus. Le désert est un bibliothécaire patient. Il conserve tout. Il ne juge rien. Il attend que quelqu'un vienne lire ce qu'il a à offrir.

Je vais vous raconter une histoire.

Ce n'est pas une histoire ordinaire. Elle ne commence pas par « il était une fois » et elle ne finit pas par « ils vécurent heureux ». Les histoires qui commencent par « il était une fois » vous demandent de croire. Celle-ci ne vous demande rien – sauf d'écouter. Et peut-être, si vous êtes courageux, de vous reconnaître.

Elle commence par une question – une question si simple qu'elle est presque insupportable – et elle finit par un bracelet de métal rouillé. Entre les deux, il y a un homme. Un homme qui cherchait sans savoir quoi. Un homme qui souffrait sans comprendre pourquoi. Un homme qui avait tout fait correctement – les études, le travail, les relations, les sourires du dimanche – et qui se réveillait chaque matin avec cette sensation que quelque chose manquait. Pas quelque chose qu'on peut acheter ou obtenir. Quelque chose de plus fondamental. Comme un mot sur le bout de la langue qui refuse de venir. Comme une note de musique qu'on entend dans un rêve et qu'on ne retrouve pas au réveil.

Un homme comme vous, peut-être. Un homme comme tant d'autres.

Il s'appelle Elias.

Parce que cette histoire, voyez-vous, n'est pas seulement la sienne.

Elle est aussi la vôtre.

Vous ne le savez peut-être pas encore. Mais le désert sait. Le désert sait toujours. Il sait que chaque être humain porte en lui un désert intérieur – un espace vaste, silencieux, apparemment vide, où tout ce qui est essentiel attend d'être découvert. La plupart des gens fuient ce désert. Ils le remplissent de bruit, de distractions, de certitudes confortables. Elias aussi, pendant longtemps, a fui le sien.

Puis il est venu en Égypte.

Et le désert l'a trouvé.

Alors commençons.

Commençons par un café. Un vieux café du Caire, avec des miroirs sur tous les murs, de la fumée de narguilé qui monte en spirales bleues, et un homme assis seul dans un coin – un homme qu'Elias n'avait aucune raison de remarquer et toutes les raisons du monde de ne jamais oublier.

Commençons par El Fishawi.

Chapitre 1



El Fishawi

« Cet instant est le début de tout. »

La chaleur du Caire ne ressemble à aucune autre.

Ce n'est pas la chaleur sèche du désert, ni la moiteur lourde des tropiques. C'est une chaleur vivante, qui porte en elle cinquante siècles de poussière, de prières, d'épices et de sueur. Une chaleur qui vous accueille comme un mur tiède quand vous sortez de l'aéroport, et qui ne vous lâche plus. Elle entre dans vos poumons, se colle à votre peau, s'installe dans vos cheveux. Elle ne demande pas la permission. Elle prend possession de vous comme si elle savait que vous lui appartiendriez, que vous le vouliez ou non. Ceux qui la connaissent le savent : cette chaleur est honnête. Elle ne prétend pas être autre chose que ce qu'elle est. En cela, elle est déjà un maître.

Elias, lui, ne connaissait rien de tout cela.

Il venait d'arriver. Son avion s'était posé à minuit passé, et il avait traversé l'aéroport comme un somnambule, son sac à dos serré contre lui, les yeux trop grands pour un homme de vingt-sept ans. L'Égypte l'avait frappé avant même qu'il ne pose le pied dehors – les voix, les odeurs, l'épaisseur de l'air. Tout était trop. Trop de bruit, trop de monde, trop de sollicitations. Des hommes l'interpellaient en trois langues, lui proposaient des taxis, des hôtels, des tours guidés, des téléphones. Un chauffeur de taxi l'avait happé à la sortie et l'avait à moitié traîné vers le parking, sans jamais cesser de parler dans un anglais approximatif ponctué de rires et de gestes qui semblaient englober la totalité de la ville, du pays, peut-être du continent.

Diesel, épices, sueur, jasmin, poussière – tout cela l'avait submergé comme une vague. Le taxi roulait dans une circulation qui défiait toute logique. Huit voies de voitures sans aucun marquage au sol, des piétons qui traversaient entre les véhicules avec une lenteur délibérée. Les klaxons formaient une symphonie continue, comme un langage que tout le monde comprenait sauf lui. Et personne ne mourait.

Le chauffeur avait demandé cinquante dollars américains pour une course qui en valait cinq. Elias avait payé sans discuter. Il ne le savait pas encore, mais c'est un rite de passage. Le premier mensonge qu'on vous fait dans un pays étranger est toujours un cadeau : il vous dit que vous êtes arrivé. Que les règles ont changé. Que ce que vous saviez ne compte plus.

Et quelque part, sous le choc et la désorientation, une part de lui avait souri. Parce que pour la première fois depuis des années, il se sentait vivant. Pas confortable. Pas

en sécurité. Vivant. Il y a une différence immense entre les deux, et la plupart des gens passent leur vie entière sans jamais la découvrir. Ils confondent le confort avec la vie, la sécurité avec le bonheur. Et puis un jour, s'ils ont de la chance, quelque chose les arrache à leur routine – un voyage, une perte, une rencontre – et pendant un instant, un seul instant, ils sentent le sang circuler dans leurs veines comme il n'a pas circulé depuis l'enfance. Cet instant est le début de tout.

Mais laissons Elias vous le dire lui-même.

Des années. Sept ans de thérapie, de livres, d'ateliers, de méditation pratiquée sans y croire encore. Sept ans à chercher dans les mots des autres ce que je n'arrivais pas à formuler dans les miens. Je m'étais compris – un peu. Je ne m'étais pas trouvé. Et cette nuit-là, dans un taxi du Caire qui roulait à toute allure vers je ne savais où, quelque chose en moi respirait pour la première fois. Un espoir qui n'en pouvait plus d'espérer venait de trouver un endroit où se poser.

Quelque chose se passait – quelque chose que seul un regard attentif aurait pu percevoir. Quand l'Âme commence à se réveiller, mais que l'homme ne le sait pas encore, il y a un frémissement particulier, une vibration. Comme la première fissure dans la glace au printemps. Imperceptible pour qui ne sait pas regarder.

* * *

Les deux premiers jours, Elias avait fait ce que font tous les voyageurs qui arrivent au Caire sans plan et sans guide. Il s'était perdu. Délicieusement, magnifiquement perdu.

Il avait marché dans des ruelles si étroites que les balcons des étages supérieurs se touchaient presque, créant un tunnel d'ombre fraîche au-dessus de sa tête. Il avait traversé des marchés dont les couleurs et les odeurs l'étourdissaient, bu des jus de mangue pressés devant lui par des vendeurs qui l'appelaient « my friend » avec une sincérité déconcertante. Il avait vu des chats partout – sur les murs, sous les tables, dans les coins des mosquées – des centaines de chats qui régnaient sur la ville avec l'indifférence souveraine de ceux qui savent qu'ils étaient des dieux, autrefois, et qu'ils le sont peut-être encore.

Et il avait dormi. Longuement. Profondément. Dans une pension du centre-ville dont le propriétaire parlait plus fort que la circulation.

* * *

C'est Mahmoud qui l'avait trouvé, le troisième jour.

Mahmoud était le propriétaire de cette pension – un homme rond, bruyant, perpétuellement en mouvement, qui parlait un anglais approximatif à la vitesse d'une mitraillette et qui semblait connaître personnellement chaque être vivant dans un rayon de trois kilomètres. Le genre d'homme qui ne prend jamais non pour une réponse, non pas par irrespect, mais parce qu'il est sincèrement convaincu que tout le monde a besoin de ce qu'il propose. Ces hommes-là sont des anges qui s'ignorent. Ils n'ont aucune idée du rôle qu'ils jouent dans le grand schéma des choses. Mahmoud

croyait simplement être un bon hôte. En vérité, il était un aiguilleur – une de ces personnes que la vie place aux carrefours pour pousser les hésitants dans la bonne direction.

« You! Canadian! Come, come, I show you real Cairo, not tourist Cairo! »

Et avant qu'Elias puisse protester – il voulait protester, il avait prévu de visiter les Pyramides ce jour-là, il avait un plan, un guide de voyage avec des pages cornées et des passages surlignés – Mahmoud l'avait entraîné dans un labyrinthe de ruelles qui sentaient le cumin et la friture, en lui racontant l'histoire de sa famille sur six générations sans reprendre son souffle.

C'est absurde, pensait Elias en le suivant. *Je suis venu pour les Pyramides et je suis en train de suivre un inconnu dans des ruelles que je ne retrouverai jamais*.

Mais ses pieds continuaient de marcher. C'est un signe qui ne trompe pas : quand le mental dit non et que les pieds disent oui, c'est toujours les pieds qui ont raison. Le mental calcule. Les pieds savent.

* * *

Le café El Fishawi existait depuis 1773.

Deux cent cinquante ans de thé à la menthe, de narguilé et de conversations. Plus de deux siècles d'hommes assis exactement là, exactement ainsi, à fumer et à parler et à regarder le monde passer. Qu'on y pense un instant. Les empires se sont effondrés, les guerres ont ravagé les continents, les technologies ont transformé la surface de la terre – et pendant tout ce temps, quelqu'un était assis dans ce café,

avec un verre de thé, et regardait la vie. Il y a quelque chose de profondément rassurant dans cette idée. Une certitude qui dit : les choses essentielles ne changent pas. Le thé est toujours chaud. La conversation est toujours nécessaire. Et l'homme a toujours besoin d'un endroit où s'asseoir pour comprendre qui il est.

Des miroirs partout – sur les murs, entre les colonnes, au-dessus des tables. Des miroirs anciens, tachés par le temps, qui renvoyaient des reflets imprécis – la réalité elle-même hésitait à se montrer clairement en ces lieux. L'espace n'était pas grand, mais les miroirs le rendaient infini. On ne savait plus où finissait le café et où commençait son reflet. On ne savait plus si l'homme assis à la table d'à côté était réel ou s'il était l'image d'un homme assis deux rangées plus loin. Les miroirs faisaient du café un lieu sans limites. Un lieu où le dedans et le dehors, le soi et l'autre, le visible et l'invisible se mélangeaient jusqu'à devenir indistincts. Ce n'est pas un hasard si c'est dans cet endroit précis que tout a commencé.

Des dizaines d'hommes étaient assis, serrés les uns contre les autres, autour de petites tables de marbre. La fumée des narguilés montait en volutes paresseuses vers le plafond bas. Le bruit était assourdissant – conversations, éclats de rire, claquements de dominos, sifflement des narguilés, tintement des petits verres de thé – et pourtant, sous ce bruit, il y avait une sorte de paix. L'agitation n'était qu'une couche de surface. En dessous, quelque chose de très ancien et de très calme continuait de respirer. Comme l'océan : les vagues sont bruyantes, mais le fond est silence.

Mahmoud commanda pour eux deux sans demander l'avis d'Elias. Le thé arriva dans de petits verres brûlants, ambré, sucré, avec des feuilles de menthe fraîche qui flottaient à la surface comme de petites îles vertes. Ce n'était pas le thé insipide des sachets filtrés de chez lui. C'était un thé fait pour être bu lentement, en silence, comme une méditation. Un thé qui demandait de la patience – parce qu'il brûlait les lèvres si on allait trop vite, et qui récompensait l'attente par une douceur qui descendait dans tout le corps comme un soupir.

Elias but. Et quelque chose en lui se posa.

C'est dans ces moments-là qu'il faut sourire. Les humains cherchent la paix dans des lieux silencieux, dans des retraites, dans des espaces vides. Ils s'imaginent que le calme est dans l'absence – absence de bruit, absence de gens, absence de stimulation. Mais la vraie paix, celle qui dure, est intérieure. Elle ne dépend d'aucun lieu. Et la preuve qu'elle est réelle, c'est qu'elle tient debout même ici – dans un café bondé du Caire, dans le bruit et la fumée, avec un homme qu'on ne connaît pas qui vous raconte sa vie sans s'arrêter. La paix n'est pas l'absence de bruit. La paix est la présence à soi au milieu du bruit. Quand vous pouvez être calme dans la tempête, alors vous êtes véritablement calme. Tout le reste n'est que du repos.

Elias ne le savait pas encore. Mais son Âme, elle, le savait. Et son Âme souriait en secret, comme sourient toujours les Âmes quand le mental ne regarde pas.

* * *

C'est à ce moment-là qu'Elias le vit.

L'homme.

Au fond du café, dans l'angle le plus reculé, là où les miroirs créaient une poche d'ombre que la lumière des lampes n'atteignait pas tout à fait, un homme était assis.

Seul. Immobile. Dans un lieu où tout le monde bougeait, parlait, gesticulait, cet homme était d'une immobilité parfaite. Pas la rigidité d'un meuble – la tranquillité d'un lac. Pas l'immobilité de celui qui n'a rien à faire, mais de celui qui a tout fait et qui n'a plus besoin de bouger pour être. Devant lui, un verre de thé intact. Ses mains reposaient sur la table, paumes vers le bas, détendues. Et il regardait Elias.

Non – il ne regardait pas Elias. Il le voyait.

La différence est immense, et Elias la sentit immédiatement. La sentit dans son ventre, pas dans sa tête. On peut vous regarder toute la journée sans jamais vous voir. Les gens vous regardent pour vous évaluer, pour vous classer, pour décider si vous êtes utile ou dangereux. Mais voir – voir véritablement – c'est tout autre chose. Voir, c'est reconnaître. C'est dire à l'autre, sans un mot : je sais qui tu es. Pas ce que tu fais, pas d'où tu viens, pas ce que tu possèdes. Qui tu es. L'essence. Le noyau. La lumière sous les couches de peur et de conditionnement et de masques sociaux.

Cet homme voyait. Ses yeux traversaient la surface – la fatigue, le sac à dos, le t-shirt froissé, la posture du voyageur

perdu – et touchaient quelque chose en dessous. Quelque chose qu'Elias lui-même avait oublié.

La peau de l'homme avait la couleur du sable chaud. Ses yeux étaient sombres, profonds, et quelque chose y brillait qui n'était pas de la lumière ordinaire. Son âge était impossible à déterminer – il pouvait avoir quarante ans comme soixante-dix. Les rides de son visage n'étaient pas celles de l'usure, mais celles de quelqu'un qui a beaucoup souri et beaucoup observé, dans cet ordre. Il portait des vêtements simples, sans marque, sans époque. Il aurait pu être un marchand, un professeur, un berger, un roi déguisé en mendiant. Il aurait pu être n'importe qui. Il n'était personne en particulier. C'est ce qui le rendait remarquable.

Elias détourna les yeux. Puis les ramena. L'homme n'avait pas bougé. N'avait pas cillé. Il était toujours là, avec cette présence qui occupait l'espace sans le revendiquer.

Mahmoud parlait toujours. Il était maintenant à la troisième génération de sa famille, quelque part entre un ancêtre cotonnier et un cousin footballeur. Elias n'entendait plus un mot.

Qui est-ce ?

La question avait surgi en lui avec une clarté presque douloureuse. Pas une curiosité passagère, du genre de celles qui passent et s'oublient. Une question qui s'était plantée dans sa poitrine comme un clou.

Pourquoi me regarde-t-il comme ça ? Qu'est-ce qu'il voit ?

* * *

Chers amis, permettez-moi de vous confier une chose ici.

Ce moment – ce tout premier regard – est le moment le plus important de cette histoire. Plus important que les Pyramides, plus important que les Temples, plus important même que le bracelet. Parce que c'est le moment où Elias cessa de dormir. Oh, il ne le sut pas immédiatement. Les réveils véritables sont silencieux. Pas de trompettes, pas de feux d'artifice, pas de révélation lumineuse accompagnée d'un chœur d'anges. Juste un regard. Juste un frémissement. Juste cette sensation fugace que quelque chose vient de changer, quelque part, dans un endroit de soi qu'on n'a pas encore cartographié.

Vous l'avez peut-être vécu vous aussi. Ce moment où quelqu'un vous regarde – vraiment – et où vous réalisez que vous aviez passé votre vie entière à être regardé sans jamais être vu. C'est déstabilisant. C'est inconfortable. C'est comme être nu devant un miroir qu'on ne peut pas éteindre. Et c'est le début du chemin.

Souvenez-vous de cela. Quand le chemin commence, on ne le sait presque jamais. Ce n'est qu'en se retournant, bien plus tard, qu'on voit le point de départ. Et ce point de départ est toujours le même : un instant de reconnaissance. Un instant où l'on est vu.

* * *

Elias quitta le café ce soir-là avec une question qu'il n'avait pas posée et une réponse qu'il n'avait pas reçue. L'homme n'avait pas bougé. Pas parlé. Pas fait un seul geste. Et pourtant quelque chose avait été transmis, dans ce silence, à travers la fumée et le bruit et les miroirs infinis.

Il marcha longtemps dans les ruelles du Khan el-Khalili, perdu dans la foule nocturne, bousculé par les vendeurs, enveloppé par les odeurs de grillades et d'encens. La ville ne dormait pas. Elle ne dormait jamais. Elle vivait avec cette intensité épuisante et magnifique des lieux qui ont vu passer trop de siècles pour se soucier du sommeil.

Un vendeur l'attrapa par le bras – pas méchamment, c'est leur manière – et lui montra un plateau de bracelets en argent. Des dizaines, empilés les uns sur les autres, gravés de hiéroglyphes, de scarabées, d'œils d'Horus. « Silver, real silver, good price for you my friend ! »

Elias en prit un. Il le fit tourner entre ses doigts. Le métal était frais, lisse, brillant sous les néons du souk. Beau. Vraiment beau. Il le reposa.

Pas maintenant.

Il ne savait pas pourquoi il avait dit ça. Pas « non merci » ni « trop cher ». Pas maintenant. Comme si un autre moment existait pour ça. Un moment qu'il ne connaissait pas encore.

Des enfants couraient entre les jambes des passants. Un vieil homme polissait un plateau de cuivre sous une lampe jaune. Deux femmes riaient derrière un étal de tissus. Un chat roux dormait sur une pile de Corans. La vie, la vie dans toute sa densité absurde et sacrée, battait autour de lui comme un cœur immense dont il faisait soudain partie.

Je ne sais pas ce qui vient de se passer.

Je ne sais pas qui était cet homme.

Je ne sais pas pourquoi je tremble.

Dans sa chambre à la pension – un lit dont les ressorts jouaient une symphonie différente à chaque mouvement, un ventilateur au plafond qui oscillait avec la régularité d'un métronome fatigué, une fenêtre qui donnait sur une cour intérieure où des draps séchaient entre les étages comme des fantômes paisibles – Elias ne trouva pas le sommeil.

Il fixait le plafond. Le ventilateur tournait. Les bruits de la ville montaient comme une marée : un klaxon lointain, un muezzin quelque part, le rire d'un enfant, une porte qui claquait. Et sous tous ces bruits, dans le silence de sa chambre, la question tournait elle aussi, encore et encore, comme le ventilateur au-dessus de sa tête.

Pourquoi suis-je venu ?

Les Pyramides. Je suis venu pour les Pyramides. C'est ce que j'ai dit à tout le monde. C'est ce que je me suis dit à moi-même. Mais c'est faux. Je le savais déjà dans l'avion. Je le savais en réservant le billet. Je le savais peut-être même avant.

Je suis venu parce que quelque chose m'a appelé. Quelque chose que je ne peux pas nommer. Un manque. Un vide. Un trou dans la forme de moi-même.

Et cet homme dans le café, avec ses yeux qui voient trop loin, il le sait. Il sait pourquoi je suis là. Et ça me terrifie.

Ça me terrifie parce que si quelqu'un d'autre sait pourquoi je suis là, alors c'est réel. Ce n'est plus juste un fantasme, une crise de la trentaine anticipée, une lubie de voyageur. C'est réel. Et si c'est réel, alors je ne peux plus faire semblant.

* * *

Pascal N. Paquette

POUR ALLER PLUS LOIN

Vous venez de lire les premières pages.

Le livre entier vous attend, dédicacé de la main de l'auteur et posté chez vous.

Commander Le Bracelet du Désert

Dédicacé, posté au Québec.
Le roman est aussi en librairie partout au Québec.

Voir la page des livres

DU MÊME AUTEUR

Phares dans la Tempête

Un guide pour garder le cap et rester lucide dans un monde en turbulence.

Le découvrir

LE RENCONTRER

Conférences, formations et facilitation de groupe, pour les organisations et le grand public.

Inviter Pascal